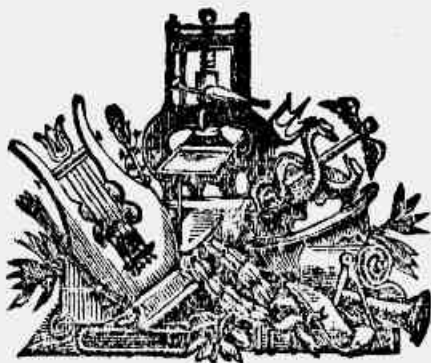


RIO DE JANEIRO,  
1.<sup>re</sup> Octobre 1839.

~~~~~



PREMIÈRE ANNÉE,  
N.º 6, 1.<sup>re</sup> Vol.

~~~~~

# REVUE FRANÇAISE.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX-ARTS, POLITIQUE, COMMERCE.

Il paraît un Numéro, avec GRAVURE, le Premier de chaque mois, à l'Imprimerie et Chalcographie dirigées par C. H. FÉRCY FILS, Rue dos Barbouros, N.º 75, et à la librairie de SOUZA ET COMP., Rue dos Latoeiros, N.º 60. — Le prix, PAYABLE D'AVANCE, est de: 20000 rs. pour quatre mois, et 640 rs. pour un Numéro.

SUJET DE LA GRAVURE: (\*)

*Costumes français du temps  
de Louis XIII.*

N. 6. VARIÉTÉS.

## Sommaire.

'Olaya et Julio, nouvelle brésilienne (suite).

- Variétés: La Folle d'Ostende; Costumes français du temps de Louis XIII. —
- Littérature: Choix de maximes, pensées et réflexions du Marquis de Maricá (suite).
- Poésie: Stances. — Nouvelles diverses.
- Revue du mois.

**OLAYA et JULIO.**

NOUVELLE BRÉSILIENNE,

*Traduite librement du Portugais.*

II.

« Après avoir marché pendant quelque temps le long d'une côte qui s'élevait insensiblement, Julio put apercevoir par dessus le toit des maisons la voiture qui montait la colline opposée, car l'habitation était située dans un fonds arrosé par une petite rivière qui, malgré son peu de largeur, tempérerait l'ardeur de la sécheresse. Huit bœufs tiraient ce pesant équipage garanti du soleil par une couverture de cuir, et orné de feuillages et de rameaux verts. Ce spectacle captiva l'attention du jeune voyageur: Ses regards restèrent attachés

(\*) Cette estampe, gravée à Rio par C. H. FÉRCY FILS, se vend séparément 500 rs.

à la voiture jusqu'à ce que l'autre pente du coteau la lui eût dérobée entièrement. Alors il s'écria tout en larmes : « Adieu, ange de paix et de charité!... » Puis, tournant la tête vers la perruche, qui s'était posée sur son épaule, il lui dit : « Pauvre petite, tu changes une maîtresse bien bonne et bien riche pour un compagnon bien misérable!.. Mais sois tranquille : tant que je vivrai tu ne manqueras pas de *cujú*, de *cuparosa*, de *mangaba*, ni d'autres mets de ton goût ; la nuit et le jour, je te choyerai, je te caresserai, et pour que tu sentes moins l'absence de ta maîtresse, je te parlerai toujours d'elle... Mais hélas ! j'y pense à présent, je ne sais pas seulement son nom..... Je t'en prie, jolie perruche, dis-moi comment se nomme ta petite maîtresse!.. — « Olaya! Olaya! » prononça l'oiseau, auquel, sans doute, la future mariée avait enseigné ce nom pour donner plus de prix au présent qu'elle avait destiné à sa cousine. Le plaisir qui transporta alors le cœur de Julio ne peut s'exprimer. — « C'est un miracle ! s'écria-t-il. Ah ! ma chère perruche, tu es mon bonheur, ma richesse ; repète toujours ce nom charmant. Va, nous la reverrons notre Olaya! » Et aussitôt, dans l'intention de reconnaître le chemin, il cassait et répandait en marchant les petites branches des arbustes que la sécheresse avait dépouillées de leurs feuilles, persuadé, comme un enfant pouvait l'être, que des signes si passagers dureraient éternellement.

La fortune qui commençait à sourire au jeune orphelin, lui fit bientôt rencontrer un nègre qui se dirigeait vers l'habitation, portant sur sa tête un grand panier rempli de manioc et à sa main des épis de maïs frais. Ce nègre, dont tout le vêtement se composait d'une couverture rayée attachée autour de la ceinture, avait une physionomie douce et enjouée qui encouragea l'enfant à lui parler, et à lui demander le nom de l'habitation. Le noir s'arrêta, et avant de répondre fit aussi sa demande. — « Cette perruche ne vient-elle pas de Dona Olaya, ma jeune maîtresse? — Oui, » répondit aussitôt Julio, et il commença à lui raconter tout ce qui lui était arrivé : comment les enfants l'avaient poursuivi ; comment la jeune fille l'avait sauvé, et lui avait donné tout ce qu'il apportait. — Le bon Noir, touché de ce récit, déposa son panier à terre, et après avoir dit à l'orphelin qu'il se nommait Domingos, et que depuis dix ans il appartenait au père d'Olaya, il engagea une longue conversation, dans laquelle il lui donna beaucoup de détails sur l'habitation et sur la famille qui y demeurait. Il lui apprit le nom des lieux et celui des propriétaires ; il lui dit en confidence que le fils aîné, nommé José, était fier, audacieux, et sans pitié, ni pour les gens, ni pour les bêtes ; et qu'au contraire, Olaya, sa sœur, était douce, affable et compatissante ; qu'elle était toujours prête à parler en faveur des esclaves et à excuser leurs fautes ; qu'elle n'avait rien

à elle, et qu'elle portait elle-même aux jeunes filles pauvres du voisinage tous les petits présents qu'elle recevait. « Cependant, ajouta le noir en finissant, une enfant si accomplie n'est pas heureuse : elle n'est pas aimée de sa mère, qui n'a des yeux que pour l'ainé de ses fils. » Chaque parole de Domingos se gravait dans la mémoire de Julio, comme sur l'acier, et y laissait cette empreinte ineffaçable des premières sensations de l'enfance, qui subsistent encore dans le cœur du vieillard, même après que les souvenirs de la jeunesse et de l'âge mûr y sont déjà éteints.

En prenant congé de l'orphelin, le nègre lui offrit sa gerbe de maïs, et lui dit : « Ces épis ont été cueillis par moi : je les destinai à ma jeune maîtresse ; mais puisqu'elle est allée au mariage de sa cousine, ils seront pour vous. » Et Domingos partit, chargé des recommandations de Julio pour Olaya, à laquelle il devait surtout donner des nouvelles de la perruche.

Le petit voyageur, avec son accroissement de provisions, continua sa marche, en se reposant aussi souvent que l'état de sa santé l'exigeait. Après avoir fait plus d'une lieue, il se trouva, au coucher du soleil, très rapproché des bords de la rivière, dont le courant lui avait servi de direction, et y découvrant, un *ranch* que des bouviers et leur troupeau venaient de quitter, et où ils avaient laissé du bois et des tisons encore allumés, il s'y arrêta pour y passer la nuit.

Deux épis de maïs grillés lui fournirent, ainsi qu'à sa chère perruche, un repas frugal, mais sain, et après lequel il s'endormit profondément, dans le sein de la nature et de l'innocence.

■ Réveillé au lever de l'aurore, Julio suivit la route indiquée par les pas du troupeau de bœufs. L'aspect du pays était assez uniforme, et n'offrait sans interruption que quelques inégalités de terrain. Une vapeur rougeâtre obscurcissait l'azur du firmament, sans rien diminuer de l'ardeur du soleil ; quelques troncs dépérissans de cajus élevaient leurs branches dépouillées de feuilles, au-dessus des buissons à moitié torréfiés par les brûlemens qui s'y font annuellement pour nettoyer le terrain et améliorer les pâturages ; mais c'était en vain qu'on avait pris ce soin cette année : les nuits avaient presque constamment refusé leur rosée bienfaisante ; la saison pluvieuse était passée, et les orages se dissipaient sans donner une goutte de pluie. Aussi il n'y avait aucun signe de verdure dans cette immense plaine, que tout être vivant avait abandonnée pour se réfugier vers les lieux où il était possible de trouver de l'eau. Une poussière fine et absorbante affectait la vue et desséchait en même temps l'extérieur et l'intérieur du corps ; à peine le chant de quelques cigales interrompait-il le morne silence de cette solitude, qui aurait tout à fait attristé l'orphelin voyageur, si parvenu à la cime de quelques unes des

élévations du terrain, il n'avait eu sous les yeux l'agréable point de vue de la rivière, dont les détours, au milieu de la vaste savane, ressemblaient aux ondulations d'un ruban d'argent, orné de deux lisières vertes.

• Bientôt la chaleur qui, à mesure que le soleil s'élevait, devenait plus ardente, l'obligea à se rapprocher encore du rivage qu'il admirait, en suivant un petit bois de *cotonniers* de *jaquapirões* et de *imbaibás*, auxquels la proximité de l'eau avait conservé leur épais feuillage. Parvenu dans l'intérieur du bois, Julio le trouva occupé par une compagnie nombreuse, composée d'individus et d'animaux de diverses contrées. — Au moment de l'arrivée du pauvre enfant, l'affaire importante du déjeuner occupait tous les voyageurs, tandis que les bêtes, déchargées, se repaissaient à loisir du verdoyant *capim*, dont la fraîcheur, conservée par l'ombrage et l'humidité, contrastait avec l'aridité de la plaine voisine. Les maîtres mangeaient de grand appétit diverses viandes rôties, telles que du *paca*, du *catitú*, du *jacú*, du *zebelê*, et autres gibiers; le tout accompagné de biscuit, de vin et même de café. Le personnage principal était un homme d'un âge déjà avancé, d'une physionomie aimable et enjouée, ayant les yeux bleus, vifs et expressifs, et le teint frais et vermeil. Quoique un peu chauve sur le sommet, sa tête était ornée de longs cheveux blancs qui tombaient sur ses épaules, et

commandaient le respect. Un pantalon blanc, une veste de la même couleur, des bottes de cuir jaune, et un chapeau de paille du Chili, formaient son habillement. Quatre jeunes gens, revêtus du même costume, étaient assis à droite et à gauche du chef. Deux habitants de l'intérieur du Brésil, avec l'habit national, fait entièrement de cuir; un Indien *Caboque*, en caleçon, et deux nègres esclaves complétaient cette réunion assez nombreuse. Les animaux, outre les mules de charge et de monture, étaient encore en plus grand nombre: deux chiens d'arrêt, un *catitú* apprivoisé, un *tatu* dans une cage, un grand singe, deux *micos*, cinq ou six perroquets qui attendaient avec grande impatience, libres ou attachés dans leurs coffres, qu'on portagât avec eux l'abondante collation, et qui, par leurs sauts ou leurs cris, cherchaient à appeler l'attention des convives.

• Au même endroit on voyait, à terre différentes pièces de la chasse récente des voyageurs: parmi des oiseaux rares, des quadrupèdes et des reptiles, des peaux de différentes bêtes étaient étendues au soleil pour sécher, et, entre autres, on distinguait celle d'un serpent *boa* monstrueux, qui avait été tué et dépoillé le jour précédent. Les instrumens de chasse étaient déposés aux pieds des chasseurs, ou suspendus aux arbres voisins; enfin, plusieurs filets à attraper des papillons, des thermomètres; des boîtes pour conserver les plantes, des cartons pour les sécher,



et divers ustensiles qui indiquaient que la recherche des objets d'histoire naturelle était le but de ceux à qui ils appartenaient. En effet, ces chasseurs faisaient partie d'une expédition entreprise par un souverain d'Allemagne, qui, en véritable protecteur des sciences, n'avait rien épargné pour qu'elle obtint des résultats satisfaisants. Le Docteur Wilhelm, célèbre naturaliste et habile médecin, avait été choisi pour la diriger, et il s'était adjoint lui-même, comme peintre, zoologiste, botaniste et astronome, quatre jeunes collaborateurs qui avaient déjà donné des preuves d'un talent supérieur.

» Si un spectacle aussi nouveau dût frapper d'étonnement le pauvre Julio, la compagnie devant laquelle il parut, avec sa perruche, ne fut pas moins étonnée. A son aspect informe, le Docteur, oubliant son déjeûner pour le considérer, s'écria bientôt: *Genus homo... species americana; varietas.... incognita...* Et avec l'imagination toute remplie des phénomènes, et des monstres que les nouvelles régions qu'il explorait devaient fournir à l'avidité de ses découvertes, il se persuada un instant que sa bonne fortune lui amenait un être surnaturel. Mais après un examen plus sérieux, provoqué par les observations pratiques d'un des deux habitants du pays, le Docteur, détrompé, reconnut que cet être surnaturel n'était qu'un enfant hydropique. Et alors il dit, avec une joie pleine de bonté: « Pauvre petit! heureusement nous pourrons le gué-

rir avec la *Chiococca racemosa*. D'abord invitons-le à manger. »

» On donna aussitôt un peu de viande rôtie et un biscuit à l'enfant, qui ne se fit pas prier pour accepter un tel repas. Il mangea avec beaucoup d'appétit; mais il n'oublia pas à chaque bouchée d'en donner une portion à sa perruche. Cette attention ayant naturellement fait remarquer le petit animal au Docteur, celui-ci s'écria en s'en approchant: « *Ordo pica, genus spittacus; varietas pullarius*, et convoitant l'oiseau qui, quoique assez connu, n'existait pas encore dans sa collection, il le demanda à Julio. — « Veux-tu vendre ta perruche? lui dit-il. — Non! non! répondit vivement l'enfant, déjà tout inquiet. — Je te donnerai beaucoup d'argent, ajouta le Docteur, dont le désir s'animait par le refus. — Je ne le puis pas!... je ne le veux pas! répliqua Julio d'une voix altérée. » Une pièce d'une *pataca* lui fut offerte, puis deux, puis trois, puis un billet de 4\$000 reis; mais rien ne put le séduire. Enfin, pensant que la vue d'une pièce d'or déterminerait le pauvre orphelin, qui se tenait toujours sur la négative, le Docteur fit briller à ses yeux le précieux métal. Alors, cachant la perruche dans ses deux mains et la couvrant de baisers, l'enfant, les larmes aux yeux, dit avec une fermeté au dessus de son âge: « Non! non! je ne la vendrai ni pour de l'or ni pour de l'argent. C'est mon bon ange, c'est mon Olaya qui me l'a donnée: je ne m'en séparerai jamais! »

» Un des deux habitans du pays, sur lequel la vue de l'or exerçait une grande influence, et qui regrettait de voir à chaque instant prodiguer des richesses pour acquérir, des bagatelles dont il n'aurait pas, dans son ignorance, donné un *dez reis*, ne put en ce moment garder le silence, et s'écria malgré lui : « Votre Seigneurie a beaucoup trop de bonté : cette petite bête ne vaut pas deux *rintens* : les forêts en sont remplies. Si votre Grâce veut bien le permettre, je vais tomber sur ce petit drôle et lui prendre son oiseau qui n'a pas le quart de la valeur de ce qu'il a mangé. »

» Non ! non ! interrompit aussitôt le naturaliste : cet enfant a raison ; c'est moi qui ai tort. » Et sacrifiant ainsi son désir à la justice, cet excellent homme montrait, sans y penser, une magnanimité égale à celle du grand Frédéric laissant subsister le moulin de *Sans-souci* dans l'enceinte de son palais, ou de Napoléon souffrant qu'un propriétaire entêté, que nulle offre n'avait pu déterminer à lui céder sa maison, la conservât sur le terrain même où devait s'élever le palais du roi de Rome.

» Loin d'en vouloir à l'enfant d'avoir persisté opiniâtrément dans son refus de lui céder sa perruche, le bon Docteur se sentit, au contraire, plus intéressé en sa faveur, et voulut connaître en détail les motifs d'un attachement manifesté d'une manière si naïve et si touchante. Lorsqu'il eut entendu le récit de la triste histoire de l'orphelin, il le considéra comme

un infortuné que le ciel lui envoyait à dessein pour qu'il mit un terme à ses souffrances en le guérissant de sa maladie et en le prenant sous sa protection. En conséquence, le naturaliste décida que Julio et sa perruche seraient désormais considérés comme adjoints à l'expédition. Après avoir fait baigner l'enfant dans l'eau courante de la rivière, on lui forma un petit troussau auquel chacun contribua, et le jour même le docteur commença le traitement de son jeune malade.

» Les soins qui lui furent prodigués, la bonne nourriture, et surtout la satisfaction de se voir traité avec tant de bonté et de bienveillance rétablirent en peu de temps la santé de l'élève naturaliste : bientôt son enflure disparut, ses membres reprirent leur force, ses lèvres et ses joues, leur coloris, et ses yeux, une expression de vivacité qui indiquait à la fois la finesse de son esprit et la sensibilité de son cœur. La crise même de la maladie occasionna un prompt développement physique : Julio en peu de mois grandit prodigieusement, sans pour cela acquérir moins de vigueur. A cette époque, il n'était déjà plus regardé comme un membre inutile de la colonie errante : il se servait du filet aux papillons avec plus d'adresse que ses maîtres mêmes ; grimpait jusqu'à la cime des arbres les plus élevés, pour aller chercher des spécimens de *floraison* ou de *fructification* ; découvrait des végétaux et des insectes où souvent on ne supposait pas.

qu'il y en eût, et employait toujours avec zèle pour ses bienfaiteurs, l'expérience de la compagnie que ses habitudes d'enfance lui avaient acquise.

*(La suite au prochain numéro.)*

## VARIÉTÉS.

### LA FOLLE D'OSTENDE.

Depuis que les peuples sont souverains, ils ont des villas, comme les rois avaient des châteaux. Ostende est par exemple la maison de campagne des Belges, comme Versailles était celle de Louis XIV, et les wagons conduisent les peuples de leur capitale à leur résidence d'été, encore plus vite que les carrosses à huit chevaux n'y menaient jadis les monarques absolus. Le voyage de Bruxelles à Ostende se fait avec une rapidité plus que princière. Le souverain flamand peut aller, en moins d'un jour, visiter ses ports et prendre ses bains de mer; et tout en traversant dans sa route Malines, la ville des dentelles et des archevêques, Anvers, la ville de Rubens, et Gand, célèbre par ses bourgeois, et Bruges, par ses comtes, il arrive, le soir du jour même de son départ, à Ostende, petite ville assez jolie et assez neuve, qui n'a ni beffroi, ni palais, ni cathédrale, ni musée, mais célèbre par ses femmes blondes et ses huîtres vertes. Quel gourmet de Londres, de Paris et de Bruxelles

ne connaît en effet les huîtres d'Ostende?

Ostende est une ville de pêcheurie plutôt qu'un port de commerce ou de guerre. Là vous ne voyez ni de longues frégates ornées de leurs canons, ni de gros vaisseaux marchands enflés de cargaisons; mais le dimanche, vous pouvez compter dans le bassin deux ou trois cents petits bateaux qui pavoisent fièrement leurs charges de morue, comme s'ils portaient ou les trésors de l'Inde, ou la vie d'un amiral.

Le sort des pêcheurs d'Ostende, comme celui de tous les matelots-pêcheurs, pour être sans gloire et sans profit, n'est pas sans dangers; et les habitués des tavernes de Londres, ou des restaurants de Paris, ou des estaminets de Bruxelles, les heureux de toutes les capitales, cette partie du peuple souverain qui profite de l'autre, les riches enfin, ne savent pas, quand ils se délectent avec la marée fraîche, ce que leur diner a coûté de travail, en échange de quelques victimes, souvent le homard et le turbot abondent sur leurs tables; ils ne savent pas que l'Océan est un avare, qui ne donne rien pour rien, qu'il exige parfois de cruelles compensations pour ce qu'il cède, et que dans son terrible commerce avec la terre, il prend parfois les hommes pour les poissons.

Puisse l'histoire simple et touchante que nous allons conter d'après le cicerone du port d'Ostende, troubler après diner sinon notre digestion, du

moins notre indifférence envers la classe pauvre qui donne sa sueur et même son sang pour nos besoins et nos plaisirs.

Il y a deux ans, par une soirée d'hiver, à la fin de février, dans une des plus humbles maisons qui avoisinent le port d'Ostende, un homme et une femme, pour commencer comme les vieux contes, étaient assis tristement auprès d'une table qui aurait dû porter à cette heure un morceau de jambon et un pot de bière, car c'était l'heure du souper.

La table était vide, la chambre était sans feu. Un enfant nouveau-né du récent mariage des deux époux, grelottait dans son berceau, qu'un morceau de voile protégeait mal de la bise, qui s'engouffrait dans la fenêtre par un carreau cassé. L'homme, un de ces êtres rivos à la chaîne de l'indigence par leur naissance même, un de ces êtres condamnés fatalement au travail perpétuel, qu'ils rament ou qu'ils labourent, sur l'Océan ou sur le sol, un de ces êtres qui ne se reposent et ne s'alitent, comme dit Montaigne, que pour mourir, un pauvre matelot enfin se levait de temps en temps, allait à la fenêtre regarder l'état du ciel, puis revenait s'asseoir à sa place avec tous les signes du désespoir. La femme, jeune et belle encore, malgré la délétère pauvreté, promenait ses regards inquiets de son mari à son enfant, et quand ses yeux rencontraient ceux de l'homme, elle s'efforçait de sourire comme si elle eût voulu lui dérober la souffran-

ce qu'elle éprouvait, et lui inspirer l'espérance qu'elle ne sentait pas.

— Il faut pourtant que je parte! disait le pauvre matelot, et le vent ne change pas, il fait un temps à culbuter un vaisseau-amiral.

— Attends encore, répondait la femme..

— Mais il n'y a plus de pain pour toi...

— Je n'ai pas faim! reprit-elle avec une douloureuse assurance.

— Et notre enfant?

— Oh! il manquera moins que nous..., et elle montra orgueilleusement, la pauvre mère, un sein que le besoin avait flétri.

L'homme n'osa plus dire alors: et moi.. Il se résigna et attendit.....

En ce moment un grand coup retentit à la porte, un coup insolent, comme en frappe le créancier avec le marteau du débiteur.

— Qui va là? s'écria la femme en tressaillant.

L'enfant fut réveillé en sursaut et fit entendre le gémissement de la faim.

— C'est la main du propriétaire, dit l'homme.. Il n'y a que le maître qui s'annonce ainsi.... Il vient nous rappeler que le terme du loyer expire dans trois jours... Et le matelot alla ouvrir.

En effet, c'était le propriétaire, un propriétaire comme il y en a malheureusement beaucoup, un de ces barons du pignon sur rue et du bien au soleil, qui ont remplacé la féodalité du fer par la féodalité de l'or, et qui



sont aussi impitoyables pour les pauvres, qu'autrefois les nobles pour les manans.

Celui qui entraît était un demi-siècle bien et dûment empaqueté d'une bonne double étoffe de laine, ayant les mains gantées de fourrures, et les pieds bien sains dans des chaussures moitié cuir, moitié bois, qui tenaient du soulier pour la souplesse, et du sabot contre l'humidité; maître gros et gras, réjouï de toute la peine de ses fermiers, rebondi de toute leur maigreur, ayant diné de toute leur abstinence, porteur d'un ventre qui envahissait la poitrine, comme si les boyaux ne voulaient plus laisser là de place pour le cœur; ayant des breloques d'or bien lourdes à sa montre, une tabatière d'argent toute pleine dans ses mains, du coton dans ses oreilles, le geste brusque, le nez rouge et le verbe haut, un propriétaire enfin au grand complet.

— Parbleu, lui dit-il en entrant, je viens voir si vous songez cette fois à me payer plus exactement qu'à l'ordinaire. Vous me faites toujours attendre la redevance, sous prétexte que vous en oubliez toujours la date. Cette année donc il n'y aura point de retard. Je vous préviens que votre loyer échoit après demain: vous voilà avertis d'avance; tâchez de vous en souvenir.

— Ah! monsieur, répondit la jeune femme, nous ne pourrons vous payer au jour dit. Nous n'avons point d'argent et point d'ouvrage... Tenez, voyez quel temps il fait!

— Ça ne me regarde pas, répliqua le propriétaire.

— Mais, monsieur, ajouta timidement le matelot, donnez-nous au moins une semaine, que j'aie le temps d'aller à la pêche. Je voulais partir il y a trois jours, précisément pour gagner de quoi vous payer... Mais depuis trois jours la mer n'est pas tenable, et la tempête augmente d'heure en heure. Voyez!

En effet la mer était si agitée qu'elle vomissait son écume jusque dans la chambre du matelot.

— Ça ne me regarde pas, dit l'imperturbable propriétaire... Et comme il vit pleurer la femme, il voulut bien condescendre à leur donner des raisons de son inflexibilité: — Il fallait prendre vos précautions, ajouta-t-il paternellement, il ne fallait pas attendre la tempête... Vous êtes des fainéants ou des prodigues... Il fallait travailler quand vous le pouviez et économiser dans l'année pour me payer.

— Mais, monsieur, répondit le locataire, vous savez que nous travaillons autant que nous pouvons, et que nous vivons au jour le jour; que le produit des labours de la semaine est dévoré par les besoins de la semaine même. Je revenais de la pêche, dont le produit a payé mon boulanger, le jour même que je devais y retourner pour acquitter mon loyer.

— Ça ne me regarde pas!... De l'argent ou congé! s'écria le propriétaire. Et il sortit furieux, appelant ces pauvres gens des mauvais sujets,

des paresseux, des ivrognes, des misérables qui n'étaient bons qu'à manger tout, à faire des enfants comme des brutes et à mourir à l'hôpital. Et il s'en alla ainsi, hoquetant de colère, digérer son dîner en humant quelques verres de liqueur à l'estaminet voisin.

Alors ce fut dans la maison du matelot une scène de désolation qu'il faut renoncer à peindre. Le pauvre homme se leva, embrassa bravement sa femme et son enfant, et se prépara, sans plus attendre, à tenter la mer, cette mer si terrible, que la faim de sa femme et de son enfant, que le cri de ses propres entrailles n'avait pu le forcer à braver; il allait donc y pêcher son terme, il allait jouer avec elle sa vie contre son loyer, il allait labourer l'abîme pour la moisson du maître. En vain sa femme voulait le retenir de ses deux bras... il lui répondait toujours: « Il n'y pas de mauvais temps pour les huissiers... Qu'il pleuve, qu'il vente et qu'il tonne, l'échéance arrive et avec elle les sommations... Il faut partir!... »

Le voilà sorti.... Il frappa aux portes voisines, et bientôt il eut recruté une demi-douzaine de hardis compagnons que la misère tentait comme lui, qui s'étonnèrent pourtant de son audace, mais qui suivaient l'initiative une fois prise, si périlleuse qu'elle fût, pourvu qu'elle offrit une seule chance de gain contre vingt chances de mort.

Les voilà tous embarqués dans une

de ces coquilles de noix exagérées, qu'on appelle bateaux-pêcheurs, que le maître leur loue pour lutter avec l'Océan, une de ces barques disjointes comme leurs maisons, et qui font eau comme celles-là font vent. Les voilà poussés par un héroïque scrupule de la conscience, ce seul bien dont les pauvres sont riches, par ce sentiment hyperbolique de la dette qui étonnera fort les banquiers faillis, par une fidélité au devoir qui fait affronter pour autrui la mort qu'on redoutait pour soi-même.

La pauvre femme était sortie aussi, et suivait des yeux cette planche qui emportait tout son bonheur. Le bateau fut bientôt loin du port. C'était à l'heure et dans la saison de ces marées équinoxiales si hautes et si menaçantes que l'Océan fait craindre la fin du monde et menace une fois par jour d'engloutir la terre. Les vagues se superposaient avec une violence qu'on eût prise pour de l'animosité. Elles semblaient porter en elles l'esprit de combat, et s'entrechoquaient comme des troupes ennemies, jetant l'écume de leur colère les unes au dessus des autres jusqu'au ciel. Quand elles sentirent le bateau au milieu d'elles toutes, on eût dit qu'elles oublièrent leurs querelles, et qu'elles réunissaient leurs forces pour punir la témérité de l'intrus qui les venait séparer. Alors elles le prirent en poupe, en proue, aux flancs, de toutes parts, et le vaisseau se mit à frémir sur sa quille et à craquer dans ses membrures. Le vent, comme un au-

xillaire, vint en aide aux flots, et faisant sonner les cordages, il cassa le mât et emporta la voile. C'était un spectacle terrible que cette guerre des éléments contre les hommes, spectacle pour lequel plus d'une de nos petites maîtres es eût payé bien cher une loge après diner, mais qui, heureusement, était à demi-caché à la femme du matelot, par un rideau de vagues épaisses qui ne lui laissaient guère que deviner le danger.

Cependant la mer grossissait de plus en plus autour du navire; elle bouillonnait comme si tous les démons de l'enfer eussent fait leur feu dessous. Certes, la chaudière des damnés ne bout pas autrement, la cuve du diable n'est pas plus agitée. Le corps des vagues s'élevait par-dessus les bords du vaisseau, et leur crête laissait au front des mâts des flocons d'écume que les courants d'air emportaient avec les nauges. Enfin, une lame plus noire, plus grosse et plus rapide que toutes les autres, tomba sur le pont comme un linceul sur un cadavre; et l'on entendit peu après le cri de mort de six hommes, au milieu du chant de triomphe que semblaient entonner en chœur les flots et les vents.

Alors par un de ces hasards qui feraient douter si c'est Dieu qui prononce le *quos ego*, les flots tombèrent peu à peu, comme satisfaits de cet holocauste humain, et quelque temps après la mer se balança doucement, blanche et polie comme une nappe d'argent.

Cependant la femme du pêcheur était restée long-temps sur le rivage, jusqu'à ce qu'enfin elle eût perdu des yeux la cime du vaisseau; puis elle était rentrée sans savoir, hélas! qu'il avait sombré un peu plus loin; et, le cœur plein d'espérance à la vue des étoiles qui reparaissaient au ciel, elle attendait le retour de son mari.

Le propriétaire attendait aussi.

Huit jours après, la maison du port portait un écriteau sur lequel on lisait ces mots: A louer. Un enfant sans vie, enveloppé d'une serviette, était exposé à la porte, entre un petit tas de meubles qu'on allait vendre: la mort du locataire n'avait pu donner quittance. Enfin, une folle était assise sur la jetée du port, à l'endroit même où la femme du pêcheur avait vu le navire pour la dernière fois.

Et chaque jour, à la même heure, la pauvre femme seule et désolée, revenait s'asseoir à la même place, malgré la pluie et la brise qui lui couvraient le visage, la tête découverte pour mieux regarder, fixant ses yeux pleins de larmes au fond de l'horizon, scrutant les flots qui arrivaient au rivage, cherchant enfin dans chacun de leurs sillons une image chérie qu'elle ne trouvait pas; et les vagues qui dansaient devant elle ne lui rendaient rien qu'un bruit sourd, qui semblait l'écho de ses gémissements. Puis, à la première éclaircie du ciel, elle s'en retournait solitairement à sa maison; car la maison, par une vengeance du peuple qui était bien en ce

cas-là la vengeance de Dieu, n'avait été louée par personne: elle rentrait, disons-nous, et apprêtait tout pour le retour de son mari. Le pain que la charité des voisins lui donnait était servi chaque soir sur la table; la soupe était trempée pour celui qui ne la mangeait jamais, et elle attendait toujours celui qui ne devait plus revenir.

D'autres fois, quand cette nouvelle Nina était en face de la mer, s'il venait à passer un navire, alors on la voyait s'animer, ses yeux semblaient chercher son mari parmi les matelots du bord; elle étendait les bras, agitait son mouchoir, jetait sa voix au vent, et suivait le vaisseau à la course jusqu'au bassin où il abordait. Là elle cherchait son homme parmi les matelots, prenait toujours l'un d'eux pour son mari, et l'emmenait à sa maison. On ne saurait dire l'extrême respect de ces gens de mer pour la pauvre folle, la sainte complaisance qu'ils mettaient à conserver ses illusions, à aller prendre chez elle le souper qu'ils lui payaient.

Cependant la cour étant venue se baigner à Ostende, on trouva scandaleux la conduite d'une femme qui prenait tous les jours un mari vivant pour lui tenir lieu d'un mort, et la folle fut enfermée: elle faillit mourir d'une fièvre chaude dans sa prison.

Puis, la cour partie, la folle fut relâchée; et le premier jour de sa délivrance, le premier usage qu'elle fit de sa liberté, fut d'aller s'établir sur la jetée du port, à la place ordinaire,

et de regarder, toujours du côté de l'Océan. C'était le soir, la mer était grosse, les nuages menaçants comme le jour de son venvage... Bientôt elle aperçut un vaisseau à l'ancre dans la direction même où elle avait cessé de voir celui qui portait jadis son époux.... Alors l'hallucination qu'elle éprouvait en face d'un pareil spectacle la saisit plus fortement que jamais... La similitude du péril aggravait encore son illusion chronique. Ses yeux se dilatèrent, sa bouche devint béante, ses mains se jetèrent en avant; mais comme le vaisseau était à l'ancre et immobile, et qu'il ne venait point à elle, une crise extrême agita toute cette femme. Elle crut entendre une voix qui l'appelait, voir un spectre qui lui tendait les bras, et elle voulut aller à lui.... Alors elle jeta un grand cri, entra dans la mer, et marcha à pas de course dans la direction du vaisseau. L'heure était avancée, la nuit sombre, le temps mauvais, la plage déserte... elle put donc avancer sans obstacle... marchant devant elle au plus fort des vagues, marchant toujours jusqu'à ce qu'elle disparut.

On peut voir la maison de la folle à Ostende, près de *Bath hôtel* (hôtel des Bains.) Les garçons de l'hôtel sont habitués à la montrer aux voyageurs.... elle n'est pas encore louée.

(Revue britannique.)





## COSTUMES FRANÇAIS

DU TEMPS DE LOUIS XIII.

Trois changemens très-distincts sont à remarquer dans les modes du demi-siècle qui s'écoula entre la mort de Henri IV et le règne de Louis XIV. Pendant près de 45 années, les hommes conservèrent les modes anciennes c'est à dire le pourpoint à pans très courts, orné de crevasses et de broderies; le haut-de-chausses très large, ouvert ou fermé par le bas; un chapeau de moyenne largeur, et le manteau assez long. Mais la tête enfantine du jeune monarque causa un grand changement dans la coiffure. Il avait les cheveux assez longs et crépés, les courtisans se coiffèrent bientôt à l'enfant, et leurs cheveux frisés et crépés dans tous les sens transformèrent leurs têtes en grosses boules. Le menton imberbe du jeune prince fut également fatal aux longues barbes, et, à l'exception des vieillards, des magistrats, des prêtres et des paysans, on ne voyait presque plus que de très petites barbes pointues, qui furent bientôt remplacées par des moustaches relevées et une belle royale. Louis XIII, devenu roi, abandonna la mode bizarre des cheveux crépés, et laissa simplement flotter les siens sur ses épaules, en réunissant toutefois les plus longs, au bout desquels on attachait une rosette de ruban. Alors on allongea les basques du pourpoint, on rétrécit considérablement les haut-de-chausses, on fit les cha-

peaux très bas et à très grand bord, et on les orna d'un grand panache tricolore. Ce prince aimant beaucoup la chasse et l'équitation, était presque toujours botté; cette chaussure remplaça bientôt les souliers qui furent réservés pour le bal. On portait toujours les bottes longues; mais à pied on les faisait retomber sur les mollets, et on garnissait l'embouchure de mousseline et de dentelles. Cette nouvelle chaussure acheva de changer totalement le caractère des modes françaises. Les rubans et les boutons devinrent très à la mode, on en garnissait les chaussures et les pourpoints dont on fendait les manches pour faire voir la chemise. Les manteaux à manches étaient d'un usage plus fréquent que les autres que l'on préférait pour les grandes parures. Vers la fin du règne de Louis XIII, on avait presque entièrement abandonné les grands chapeaux gris ou blancs, pour les petits chapeaux ronds et noirs. Peu de temps après sa mort, les courtisans, jaloux de ressembler au petit roi, qui ne portait qu'une petite veste, supprimèrent les pans de leur pourpoint et coupèrent leurs moustaches. La braguette rebondie ne se voyait plus que dans les campagnes et sur le théâtre; à cette époque les culottes collantes eurent quelque succès, on les décora d'une masse de rubans à triple étage dont le supérieur formait entièrement la ceinture. Les bottes se portaient très basses; leur embouchure était extrêmement évasée et amplement garnie de batiste feston-

née ou de dentelle.

Vers 1620, les cerceaux, nommés vertugales, vertugadins, avaient subi une réduction très considérable; pendant quelque temps, on les contourna en tréfle, puis on les supprima en réunissant les trois dentelures au bas du corsage. L'emboupoint de la régente ne s'accommodant plus des tailles élancées, tout le monde les fit courtes, au point qu'elles n'excédaient pas la largeur de la manche. Alors les dames voulurent paraître aussi longues de corps qu'elles avaient été grosses et courtes; et pour ajouter à la longueur de leurs grands jupons, elles s'élevèrent sur des socques de trois ou quatre pouces, et firent traîner leurs robes à terre. Dès lors, le costume prit une physionomie tout-à-fait nouvelle. On continuait à fendre par devant le jupon de la robe, puis on fendit le corsage que l'on fit très étroit, et on l'arrêta sur celui de dessous par trois ou quatre beaux brandebourgs ornés d'or et de pierreries. La robe de dessous était presque toujours d'une couleur claire, et celle de dessus très-foncée. Comme les hommes, elles se paraient beaucoup de nœuds et de rubans. Elles suivirent aussi la mode des hommes pour la coiffure, jusqu'en 1625; elles portèrent les cheveux frisés et arrondis sur les tempes, c'était des cavaliers; on les accompagnait d'une petite ligne de cheveux tombant au milieu du front. Dès que les hommes adoptèrent les cheveux flottans, les bavalans ou garçons tombèrent le long du cou, le reste s'ar-

rondissait en couronne derrière la tête, et s'ornait de perles et de rubans. Les dames continuèrent à porter les garçons jusque sous Louis XIV. Elles étaient presque toujours nu-tête; mais à la campagne elles se coiffaient d'un grand chapeau à panaches. Sous la régence de Marie de Medicis, on portait les manches longues fendues et souvent flottantes; dans la suite on les coupa à la saignée. Pour le deshabillé, on ajouta des basques au corsage, que l'on accompagnait d'un devantier, sur une jupe de revêche. Vers la fin du règne de Louis XIII, elles portaient des collerettes montant jusqu'en haut du cou ou des doubles guimpes à pointes, mais fendues.

## LITTÉRATURE.

### CHOIX DE MAXIMES,

PENSÉES ET RÉFLEXIONS

*du Marquis de Maricá.*

De même que l'espace comprend tous les corps, l'ambition renferme toutes les passions.

Le malheur donne de la force à l'homme probe et vertueux; il énerve et décourage le méchant et le pervers.

Les tourbillons élèvent dans les airs les corps légers et insignifiants: les révolutions politiques produisent quelquefois les mêmes effets.

Les vieillards se trompent souvent par trop de prudence, et les jeunes gens presque toujours, par trop de témérité.

Les hommes les plus respectés ne sont pas toujours les plus respectables.

Dans les révolutions, les peuples changent ordinairement de maîtres sans changer de condition.

L'homme qui se tait et écoute ne perd pas ce qu'il sait et apprend ce qu'il ignore.

Dans la fermentation des peuples, comme dans celle des liquides, les écumes et les impuretés surnagent et restent au dessus pendant plus ou moins de temps, jusqu'à ce qu'elles descendent et s'évaporent.

Ceux qui font le plus d'étalage de l'honneur et de la probité, sont comme les poltrons qui se vantent d'être braves.

Nous ne pouvons fixer nos regards sur le soleil, ni nos pensées sur Dieu sans en être éblouis.

## POÉSIE.

### STANCES.

Buvons, amis, buvons, que la mélancolie  
S'éloigne d'un festin où nous devons chanter!  
Les instans de bonheur sont bien courts dans la vie;  
Quand ils s'offrent à nous, sachons en profiter.

Jouissons du présent, couronnons notre tête  
Des fleurs que le printemps vient ici nous offrir;  
Leur tige que demain brisera la tempête,  
Servira de jouet au folâtre zéphir.

Ces fleurs ne sont, amis, que la fidèle image  
Des destins réservés aux hommes ici-bas:  
Ils brillent un instant, mais que vienne un orage,  
Leur éclat disparaît, leur chute est leur trépas.

La mort n'épargne rien: la richesse et la gloire  
Sont en proie à ses coups comme la pauvreté;  
Elle atteint le vainqueur sur son char de victoire,  
Et l'humble laboureur sous son toit abrité.

Puisqu'il faut tôt ou tard, subir sa loi cruelle,  
Amis, attendons-la, assis sous ce berceau;  
Du moins quand nos plaisirs seront détruits par elle,  
Ces gazons verdoyans seront notre tombeau.

C. H. F.

## Nouvelles diverses.

Des lettres d'Alexandrie du 8 Juillet annoncent que le sultan Mahmoud vient de mourir à l'âge de 54 ans.

Le jeune prince Abdul-Medjid a été proclamé empereur par le divan de Constantinople. On s'accorde à reconnaître dans le nouveau sultan, qui a reçu une excellente éducation, quelque chose de l'énergie et surtout de la persévérance qui ont si fortement caractérisé toutes les actions de son glorieux père. L'opinion générale à Constantinople est que l'esprit des peuples musulmans sera entièrement en sa faveur.

— Une bataille a eu lieu, le 24, Juin, à Nézib, au delà de l'Euphrate, entre l'armée du Sultan et celle de Méhemet-Ali. Les Egyptiens ont défait les Turcs. Le résultat de cette bataille, qui a duré deux heures, a été de détruire l'armée ottomane, dont le matériel est tombé presque entièrement entre les mains d'Ibrahim-Pacha.

— Il vient d'arriver à Paris un nain âgé de 22 ans qui n'a que 3 pieds de haut; il se nomme Mathias; il est né en Illyrie, non loin de Trieste, de parents bien conformés. Mathias n'est entré dans la condition tératologique qu'à l'âge de cinq ans, époque à laquelle il a cessé de croître. Ce qui le distingue des individus de sa taille, c'est qu'il est parfaitement bien conformé dans toutes ses proportions et qu'il a l'esprit cultivé: il parle cinq langues, le croate, l'illyrien, l'allemand, le français et l'italien; il est aussi versé dans les arts: il joue fort bien du violon, monte habilement à cheval, et est très adroit à la chasse.

## REVUE DU MOIS.

RIO DE JANEIRO, 30 SEPTEMBRE 1839.

— Par un décret daté du premier septembre, M. le Desembargador Manoel Antonio Galvão a été nommé ministre de l'Empire; M. le Sénateur Caetano Maria Lopes Gama, ministre des affaires étrangères; M. le Député Francisco Ramiro de Assis Coelho, ministre de la justice, et M. le Sénateur Manoel Alves Branco, ministre des finances. Ces nominations ont eu lieu par suite de la démission donnée par M. M. Candido Baptista de Oliveira et Francisco de Paula Almeida e Albuquerque.

— Le 7 de ce mois, l'anniversaire de l'indépendance du Brésil a été célébré dans la capitale avec toute la solennité d'une fête nationale. A cette occasion, le théâtre de S. Pedro d'Alcantara, magnifiquement restauré, a été inauguré en présence de S. M. l'Empereur et de L. L. A. A. I. Ses augustes sœurs.

— Les dernières nouvelles du Pará annoncent que la province est tranquille, et que les bandes qui inquiétaient le haut Amazone disparaissent.

— Les Journaux de Maranhão confirment les brillants succès obtenus sur les rebelles par les troupes de la légalité; et les feuilles de Pernambuco assurent que la plus parfaite tranquillité règne dans cette ville, ainsi que dans la province.

— Le bruit court que le Pérou est prêt à déclarer la guerre à l'état de Bolivia.

Rio de Janeiro 1839. — Typ. et Chal. dirig. par C. H. FUREY FILS, R. dos Barbos, 75.



